

posé des chefs-d'œuvre, un illustre allemand qui se nommait le chevalier Gluck.

Comme tous les événements de ce monde se suivent et s'enchaînent à souhait ! Madame de Milleroy, qui assistait, par la grâce de Dieu et du tabouret, au concert de M. Gluck, à Versailles, voulut avoir à son tour au milieu de son splendide salon un musicien étranger, un compositeur célèbre et un clavecin magnifique. On parlait déjà parmi les savants, parmi les amateurs, d'un nouvel instrument de musique inventé, en Saxe, par Silbermann : la marquise, qui rafollait des beaux-arts et des artistes, demanda à M. de Lauzun un *piano*, mais un piano de fabrication française, et M. de Lauzun se mit à la recherche d'un artisan parisien assez habile pour se charger du fardeau de cette difficile besogne ; le complaisant adorateur de madame de Milleroy se hâta de frapper à la porte de tous les ateliers de Paris, et ce fut à grand'peine qu'il découvrit, dans la maison de je ne sais quel facteur inconnu, un ouvrier jeune intelligent, plein d'enthousiasme, un pauvre diable de génie qui lui jura de réaliser en France l'invention mélodieuse de Silbermann : ce jeune homme, cet ouvrier, cet artisan audacieux, c'était Sébastien Érard.

On offrit à Érard une salle, un atelier improvisé dans l'hôtel du duc de Lauzun, et le lendemain Sébastien commença l'exécution de son premier piano.

Sébastien Érard avait imaginé, pour le piano de madame de Milleroy, un moyen de mettre tous les morceaux de musique au diapason des voix en donnant au clavier une mobilité qui l'obligeait à monter et à descendre au gré du chanteur ; le même instrument servit à la première application de l'*orgue expressif* dont la découverte faisait dire plus tard à l'immortel Grétry : *c'est la pierre philosophale en musique qu'une pareille trouvaille !* Grâce à la magnificence de M. de Lauzun, le premier piano d'Érard se cachait fièrement sous une enveloppe de laque dorée ; les pédales étaient couronnées d'un groupe mythologique, dessiné par le statuaire Houdon ; les parois intérieures étaient couvertes de petites peintures de Boucher, de Greuse et de Vanloo ; et, pour que rien ne manquât au triomphe de la belle marquise, le duc de Lauzun résolut de faire essayer le piano de son protégé, dans une réunion solennelle, par un musicien célèbre, par un compositeur qui en voulait à la gloire du chevalier Gluck, par un étranger qui se nommait Piccini.

Ce soir-là le piano de Sébastien Érard obtint à la fois tous les genres de succès, dans les appartements de l'Orangerie, dans les salons de madame de Milleroy.

Enfin, le piano de Sébastien Érard eut le bonheur de provoquer l'admiration du roi et d'exciter surtout l'envie de la reine : Marie-Antoinette, qui avait honoré bon gré malgré de son auguste présence la solennité musicale de la marquise, hasarda quelques pas dans les salons, au bras de l'ambassadeur de Naples, le spirituel marquis de Caraccioli ; elle aperçut le duc de Lauzun qui devisait avec le baron de Besenval, et les deux interlocuteurs s'inclinèrent respectueusement devant la reine...

« Monsieur, leur demanda Marie-Antoinette, ce piano que je viens d'entendre, que je viens d'admirer, est-il d'origine allemande ?

— Non, madame, répondit le baron, il est d'origine française.

— Ah !... Et comment se nomme l'habile facteur de ce précieux instrument ?

— Sébastien Érard, répliqua le duc de Lauzun.

— Je me souviendrai de ce nom !... La petite merveille dont je parle appartient à notre bienheureuse marquise ?

— Non, madame, elle n'appartient qu'à moi seul.

— A vous, monsieur de Lauzun ? Et qu'en voulez-vous faire, s'il vous plaît ?

— Le plus bel ornement de mon hôtel, madame et la plus douce distraction de ma paresse.

— Pourquoi me tromper !... Le logis d'un colonel de hussards n'est point fait pour un semblable trésor, qui ne s'érige qu'au boudoir d'une jolie femme.

— Votre Majesté a peut-être raison...

— Eh bien monsieur de Lauzun, je l'avoue : j'adore ce nouveau chef-d'œuvre dont les accents m'ont ravie, transportée, enivrée ; voulez-vous accepter une offre que je vous adresse..... en tremblant ?

— Laquelle, madame ?

— Mon clavecin d'Allemagne contre votre piano de France..... et mes remerciements par-dessus le marché.

— Votre Majesté me pardonnera, je l'espère ; mais comment pourrais-je lui offrir aujourd'hui ce que j'offrirai demain sans doute...

— A qui ?

— A madame la marquise de Milleroy."

La reine s'éloigna bien vite afin de cacher son dépit et sa colère. M. de Lauzun s'avisait de sourire en osant la suivre des yeux, et dès ce moment c'en était fait de son avenir à la cour de Marie-Antoinette. Certes, la reine avait le droit de se venger de cet insolent gentilhomme, et la vengeance ne se fit pas attendre. La mort du maréchal de Biron laissait à la disposition du roi le commandement des gardes-françaises ; M. de Lauzun, qui héritait des titres de son oncle, réclama la survivance de ce poste militaire, si important et si honorable : les ministres parlaient en sa faveur, et Louis XVI partageait l'avis des conseillers de la couronne. Marie-Antoinette protesta contre les prétentions de M. de Lauzun, et lorsque le successeur présomptif du maréchal osa paraître devant elle pour la supplier ou pour se plaindre, l'inexorable Majesté se contenta de lui répondre avec le plus cruel de ses sourires :

« Monsieur le duc me pardonnera, je l'espère ; mais comment le roi pourrait-il lui donner aujourd'hui ce que je donnerai moi-même demain à M. Duchâtelet ? »

M. de Lauzun fut exclu du commandement des gardes-françaises ; il déserta presque aussitôt le parti de la cour, pour se consacrer aux intérêts de l'opposition populaire. Il écrivit des pamphlets contre la royauté de Versailles ; il composa des satires contre la reine ; il rima des épigrammes contre la noblesse... et le piano de Sébastien Érard continua de chanter de plus belle dans les salons de la marquise de Milleroy.

III.

Les chants avaient cessé ! — Un soir, un triste soir, hélas ! il n'y eut que du silence et de l'obscurité dans les serres-chaudes galantes de l'Orangerie de Versailles ; les appartements du palais tout entier n'étaient plus qu'une sombre solitude, qui commençait à se peupler de fantômes, de souvenirs, de regrets et de terreurs. La reine était au Temple, où elle jouait déjà le cinquième acte de sa tragédie ; la comtesse de Polignac avait suivi les exilés volontaires de l'émigration royaliste ; Madame de Milleroy souriait, en regardant le ciel, à travers les barreaux de Saint-Lazare, et le duc de Lauzun, prisonnier à Sainte-Pélagie se préparait, comme il le disait lui-même, à exhaler le dernier soupir de la noblesse de France !